

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard Alexis BURQUIER

La presse (suite et fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 65-72

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Presse

(Suite et fin)

Le grand Windthorst, en 1888, à Fribourg, résumait les devoirs des catholiques allemands, à l'égard de la bonne presse, dans ces mots : *Aboniren*, — *Inseriren* — *Correspondiren* : fournir au bon journal des abonnements, des annonces, des informations. Ceux-ci les recueillirent comme un oracle, en firent leur devise qu'ils suivirent avec une rare fidélité. Bien leur en prit : elle leur donna de remporter sur les Protestants ces victoires inespérées si célèbres, de voir le prince de Bismarck lui-même prendre après tant d'autres non moins fameux dans l'histoire, la route de Canossa. Aussi, cette formule consacrée par un fécond usage chez nos voisins d'outre-Rhin, peut, à juste titre, devenir le code de nos obligations sur ce point

Aboniren. S'abonner au bon journal, c'est donner à un apôtre du bien qu'est tout journaliste chrétien, le pain du corps et « soutenir la bonne presse, a dit le cardinal Lavignerie, est aussi méritoire que de bâtir des églises » ; c'est surtout nous donner, à nous, le pain de l'âme.

Il y a charge pour le ministre de Dieu, de prêcher la parole sacrée aux hommes : *Docete — predicate* ; il y a de la part de ceux-ci une corrélatrice obligation de la recevoir. C'est élémentaire ; on ne peut aiguiller son train de vie vers son vrai but sans la foi, laquelle n'est engendrée, nourrie, fortifiée dans une âme que par la prédication : *fides ex auditu*. D'autre part, l'homme ne peut accomplir la loi imposée

par le Souverain Législateur, s'il ne la connaît et ne l'a sans cesse ouverte devant les yeux. Le dogme et la morale doivent être continuellement rappelés aux fidèles, à temps et à contretemps. Or, l'apôtre qui, dans les circonstances présentes, peut à merveille, mieux, peut-être, que le prédicateur officiel, remplir ce rôle, est le journaliste chrétien. Celui-là, en effet, se fait entendre rarement, au plus, une fois tous les huit jours, et encore, si on daignait venir l'écouter. Que de fois ne parle-t-il pas dans le désert ! Il use souvent, à cause de la dignité de la chaire, peut-être par une coutume qui lui semble de bon aloi et déplorable pourtant dans ses conséquences, d'un ton relevé, qui dépasse l'auditoire, d'au moins une coudée. Il condense, non moins rarement, dans une phrase, par suite de fortes études, sous le désir de ne rien omettre, dans des formules surannées qui sentent l'école, tout un traité de théologie ; aussi, cette doctrine est, maintes fois, indigeste ; ce langage est pour beaucoup de l'hébreu. La Bruyère n'émettait-il pas ce paradoxe ; « Il faut savoir aujourd'hui peu de chose pour bien prêcher. »

D'ailleurs, — c'est curieux — l'homme se figure volontiers que la parole publique, si elle n'est élogieuse, surtout officielle, s'adresse plutôt à son voisin qu'à lui ; aussi comme par ricochet, elle frappe tous les tympan, mais pénètre peu de monde. Ainsi s'explique l'ignorance religieuse de beaucoup et la connaissance superficielle d'autres, vrai « psittacisme » qui ne tient pas debout deux minutes, devant la tentation de la rue ou l'objection du cabaret.

Le journal, lui, au contraire nous adresse la parole deux ou trois fois par semaine, souvent même tous les jours. Et malgré sa fréquence, il est toujours nouveau ; sa voix, bien que quotidienne, reste d'une cyrène. Heureux orateur ! ses paroles sont bues.

Il a un langage populaire. Il veut maintenir, coûte que coûte, sa clientèle — question vitale pour lui — et on en

a bien vite assez des paroles, fussent-elles d'or, ronflantes ou énigmatiques. Il y est aussi contraint par la rapidité de sa rédaction qu'il fait, d'ordinaire, dans son coup de feu. Aussi, il a un ton qui, dans la hardiesse de ses expressions, fascine la foule ; il use, à propos, du néologisme, en vogue depuis hier, et, qui charme par le monde de souvenirs qu'il évoque ; il assaisonne le tout d'un sel qui pique l'attention. Il est saisi de la rue, de l'atelier, de la campagne et même de... l'Alma Mater.

Il nous rappelle les principes chrétiens — nous parlons du journal catholique, non à fleur de peau, ou qui n'en a qu'un vernis, vrai trompe-l'œil pour la galerie, ou qui n'en porte l'enseigne que pour écouler sa contrefaçon, mais, essentiellement, jusqu'à la moelle, toujours éclairé par la Foi, dirigé par l'Eglise. Il nous expose les principes de la religion, non d'une façon abstraite, dans une formule algébrique, mais bien concrétisés dans un fait qui vient de se passer sous nos yeux et que nous avons encore plein la tête.

Ce fait est-il pour nous — ce qui n'est pas rare — un cas de conscience inextricable ? Il nous le résout dans ses colonnes, non à la façon d'un aride casuiste, mais à la marche d'un fin fabuliste, qui nous moralise d'un bout à l'autre, sans même que nous nous en doutions. Déjà nous étions-nous prononcés, il confirme notre jugement, s'il était fondé, par des raisons plausibles ; il le rectifie, alors qu'il est erroné, en pulvérisant devant nous, un à un, les motifs qui l'étaient. Mais le cas est toujours plein d'intérêt, parce qu'il est actuel, non hypothétique, vécu, et, devenu nôtre par la part que nous y avons prise.

Le journal catholique est aussi apologétique. Il réfute avec l'adresse d'un vétéran, qui a vieilli sous le harnais, non les objections moisiées, d'un autre âge, ressassées dans les manuels, mais les nouvelles nées, plus câlines peut-être sous les langes de la science, qui se font entendre sur les trottoirs de nos rues ou les quais de nos gares. Il nous sort

de son arsenal non des fusils à pierre, mais ceux du dernier modèle, pour percer à jour le bouclier qui recouvre l'erreur, trouer les cuirasses que revêt le mensonge et jeter à bas tous les masques.

Il est aussi un mémorial de piété. Il nous cite, en leur temps, les anniversaires religieux, et, d'un mot, nous en rappelle le sujet. Il nous chante nos manifestations religieuses sur les points du globe, à propos d'une canonisation, d'un pèlerinage, d'une association catholique. Il nous avertit, dès la veille, de nos fêtes ; d'une voix pieuse, il nous en remet l'objet en mémoire et sans oublier de nous inciter à les passer saintement.

Le bon journal est enfin pour nous un guide dans la vie, un stimulant au bien. *Exempla trahunt*: les exemples entraînent, et, chaque jour, il place sous nos yeux, le citoyen honnête, le soldat fidèle, le magistrat intègre. Le journal est vraiment la chaire opportune de la vérité, à l'heure présente, une école de devoir.

Aussi, répétons-nous que l'éloquence du conférencier, l'enseignement du maître, les prédications du prêtre ont besoin de cet écho qui prolonge et répand leur pensée, qui s'infiltré partout, qui change la mentalité du lecteur, qui fait épouser ses admirations ou ses mépris, lui fait partager ses enthousiasmes et ses haines. On devient sans s'en douter, l'homme de son journal ; on sera catholique avec le journal catholique. « Le journalisme, est un véritable sacerdoce. »

Inseriren. Ecrire dans le bon journal, c'est d'une pierre, faire deux coups. C'est, en effet, d'une part, remplir les fonctions d'apôtre, c'est, de l'autre, soutenir une cause sacrée, celle du journalisme chrétien. L'apôtre, à la suite du Bon Maître, veut des âmes. Il y songe sans repos. Pour elles, il a recours aux moyens naturels, il use de ceux de la grâce ; il surabonde de joie de consumer ses forces à leur service. Dans la solitude de sa cellule, la nuit, il verse des flots de

prières, le jour, sur tous les théâtres, il est prédicateur, sans compter, et, toujours pour les âmes. Or, la plus éloquente des chaires, aujourd'hui, est celle du journalisme et par les artifices séducteurs dont il dispose et par l'étendue de son auditoire.

Lorsque, dans une église, un prêtre, ou, sur une place publique, un conférencier parle devant 1000 ou 2000 personnes, il est à la joie ; son assistance est plus qu'ordinaire et son zèle trouve un aliment dans un vaste champ d'action. Le journaliste, lui, parle tous les jours, et à des milliers d'hommes. En effet, si son journal se tire à 1000, comme dans les petites localités, ou à 10000 et même à 100000, dans les grands centres, et, on peut supposer que chaque numéro est lu par quatre personnes, ce seront 4000, 40000, 400000 auditeurs au pied de cette chaire. Aussi, comme elle doit tenter l'apôtre qui brûle de sauver les âmes ! Combien est juste cette parole de Mgr Ketteler : « Si S. Paul revenait de nos jours, il se ferait journaliste. »

Remplir les colonnes d'un journal, c'est aussi venir en aide à ce rude ouvrier de la vérité, le journaliste chrétien. Et il le mérite bien ! Que son travail est dur ! Le jour, souvent loin du commerce des hommes, ou, s'il y est, toujours avec cette préoccupation qui tue tout plaisir, il est à son bureau, affairé à dévorer des yeux des feuilles de papier pour extraire des unes la vérité qu'il nous servira sur d'autres. Une partie même de ses nuits y est prise, et encore, son court sommeil ne peut être qu'interrompu par le cauchemar d'une fin d'article.

Le matin, encore époumoné de la veille, il doit reprendre son œuvre — vrai tonneau des Danaïdes, — car chaque jour, malgré son travail de la veille, son champ d'action reste aussi immense : tous les matins, sa feuille de papier blanche est *tabula rasa*.

Son métier est aussi ingrat. Il travaille pour nous ; il fait circuler dans la société, des idées saines ; il défend nos droits,

est toujours en haleine pour nous. Il reçoit maints horions, encore pour nous. Il est le bouclier que traverse le trait de notre ennemi avant de nous atteindre. Malgré ce, peu lui savent gré de son dévouement ; bien plus, pour quelques centimes qu'on lui jette dédaigneusement, chaque jour, on en voudrait les services d'un nègre. On ne lui fait grâce d'aucune nouvelle omise ; un quart d'heure de retard serait la pendaison. Il lui faut la régularité d'une horloge, à laquelle on ne pardonne pas de n'être pas un chronomètre. Aussi, est-elle juste cette parole de Mgr Parisis. « Ne pas coopérer aux bons journaux est en soi une omission coupable. »

Correspondiren — Ce qui fait la force d'un journal, c'est avec la doctrine traitée, la rapidité des nouvelles, la sûreté des informations. Le journaliste le sait bien. Malgré les charges qui en découlent, il a des fils pour tous les pays, des tuyaux auprès des puissances, des reporters sur tous les coins du globe, des interviews auprès des souverains. Nous pourrions d'une façon supérieure, contribuer à cette vie de notre journal, sans frais, par un peu de dévouement à sa cause qui est aussi la nôtre. Apprenons-nous dans notre localité, un fait intéressant ignoré du public, prenons notre plume, courons au télégraphe, usons du téléphone, pour l'informer, car, malgré son désir, le journaliste, dans son cabinet, n'a pas l'art de deviner. Si nous faisons notre devoir, notre journal serait bientôt le plus sûr, le mieux renseigné, le plus varié et aussi le plus lu. Il est à propos de rappeler ce qu'écrivait Mgr Besson : « Les bons journaux ne manquent pas, mais ce qui manque aux bons journaux, c'est la clientèle des honnêtes gens. On leur reproche d'être ennuyeux ; au fond, c'est la vertu qui nous ennuie et il n'y a que le vice qui nous attire et qui nous flatte. Si c'est la nouvelle du jour que nous voulons connaître, les bons journaux ne nous la donnent-ils pas aussi bien que les mauvais ? Est-il nécessaire qu'elle soit encadrée entre un roman et un

blasphème ? Non, il n'y a point d'excuse pour abandonner la bonne presse et payer la mauvaise. Si la bonne Presse languit, c'est notre faute. Si la mauvaise presse est florissante n'en accusons que nous-mêmes. Nous sommes ses tributaires, c'est nous qui lui donnons des lecteurs, c'est nous qui l'enrichissons, c'est nous qui étendons son influence et qui consolidons son autorité. »

La réclame et l'annonce sont aussi un revenu pour le journal. Ne l'oublions pas non plus. Il faut vivre pour le journaliste. Un homme du métier disait ; « Pour ma part, si on m'offrait une affaire, de fonder un grand journal catholique, capable de servir de contrepoids aux feuilles dirigées contre nous, je n'accepterais pas sans la certitude d'avoir 800000 francs dans mon coffre-fort et d'une sûre subvention de 100 000 francs par année, durant cinq ans. » Il faut donc au journaliste de l'argent. Et il le mérite bien d'ailleurs. Beaucoup, parmi eux, gens de lettre, de science gagneraient trois fois plus s'ils étaient au bureau d'une compagnie d'assurance et davantage encore s'ils voulaient entrer dans une feuille neutre ou sectaire et, parce qu'ils préfèrent obéir à la voix de la conscience qui les pousse au bien, ils doivent se contenter de manger leur pain à peu près sec. Combien ne pourraient-ils pas faire cet aveu d'un des leurs : « J'étais journaliste catholique et je le suis encore, mais au prix de combien de dîners à 0 fr. 55 et de combien d'autres privations. »

Aussi, à la fin de ce plaidoyer de la bonne presse, nous émettons ce vivant appel fait par un bon journal :

« Je voudrais que, de même qu'autrefois on distribuait la soupe aux pauvres à la porte des couvents, on leur distribuât, aujourd'hui, aux portes des églises, le journal catholique.

Je voudrais que les testateurs croyants laissassent des legs pieux pour la diffusion des journaux catholiques.

Je voudrais que, dans son budget, chaque famille de

baptisés eût un chapitre pour abonnement aux journaux catholiques. Je voudrais que dans tout marché, dans tout magasin où l'on achète ce qui est nécessaire au corps, on pût trouver ce qui n'est pas moins nécessaire à l'esprit : le journal catholique. Je voudrais avoir les poches remplies de tracts et de journaux catholiques, afin de les oublier partout, dans les wagons, dans mes visites, le long des rues, à la porte des écoles.

Je voudrais qu'aucun pauvre ne puisse émettre cette plainte : « Je ne lis pas les journaux catholiques parce que je n'ai pas de quoi les acheter. »

Je voudrais voir tous mes frères dans la foi pénétrés de cette vérité : « Notre grand ennemi, c'est la mauvaise presse ; notre meilleur ami, c'est le journal catholique. »

B. BURQUIER